

Article

« La terre étrangère appropriée »

Noël Audet

Voix et images du pays, vol. 2, n° 1, 1969, p. 31-42.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/600213ar>

DOI: 10.7202/600213ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La terre étrangère appropriée ⁽¹⁾

Presque une révolution et un siècle séparent Louis Fréchette, je devrais dire l'époque, d'un Paul-Marie Lapointe et de la jeune poésie québécoise. Pour saisir la distance parcourue par cette poésie tant sur le plan psychologique que dans la nature même du langage littéraire, il n'est rien comme de comparer ce que nous pourrions nommer deux variations sur un même thème. Le contraste est violent au point que si l'on aime le poète contemporain, il devient presque impossible de goûter le langage-masque, le langage truqué de nos poètes du siècle précédent.

Il n'est certes pas question ici des mérites comparés de l'un par rapport à l'autre; il s'agit plutôt et uniquement de la qualité de la relation que chaque poète entretient avec son milieu ou ce qu'il appelle son pays, relation qui conditionne son langage à un point insoupçonné. En partant, à l'inverse, de la nature de ces deux langages, nous constaterons une divergence extrême dans l'imagination du pays et dans le mode d'appropriation de la réalité immédiate : espaces géographiques et saisons. C'est seulement avec les poètes de cette génération-ci que la conscience du pays s'élargit et débouche sans ambages sur le problème politique.

Constatons d'abord ces deux visions, ces danses parallèles qui regardent toutefois dans des directions opposées.

(1) L'expression est de Paul-Marie Lapointe, in *Pour les âmes*, p. 63.

1 — L'évolution psychologique

JANVIER

(Fréchette)

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
 A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
 Où l'ardent patineur au jarret intrépide
 Glisse, un reflet de flamme à son soulier de fer.

La promeneuse, loin de son boudoir trépide,
 Bravant sous les peaux d'ours les morsures de l'air,
 Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
 A nos yeux éblouis passe comme un éclair.

Et puis, pendant les nuits froidement idéales,
 Quand, au ciel, des milliers d'aurores boréales
 Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,

Dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
 Aux accords de l'orchestre, au feu des girandoles,
 Le quadrille joyeux déroule ses réseaux !

Janvier — Quêtes de chaleurs

(Lapointe)

1
 chaleur nous te prions
 en cette neige
 en ce corps où chaque pore
 par le silence et le gel
 pétrifie le geste
 en cette cervelle et chaque jour

comme le moulin à prière et le déroulement de la
 [vie
 jusqu'à la mort

chaleur
 pour toi-même

2
 serrée
 froide
 distendue
 chaleureuse comme la chute intense de la neige
 [quand
 vous regardez au dehors et le feu vous presse et
 ces membres tendrement agités par le souffle de
 l'intérieur comme s'il s'agissait de la neige

car la neige est à la fois la chaleur de la chute et du
 voile entre l'espace et le sang - et la tension
 [glaciale
 de l'attente entre les corps

car la neige ressemble à l'alcool de tes membres aux
 animaux qui te parcourent et leurs parfums
 [n'ont
 point franchi l'épaisseur fragile du verre ni la
 [faiblesse
 déterminante de l'abandon

car la neige vient de la terre comme la source et le
 pommier car l'eau vient de moi comme l'arbre
 [je
 les amoncelle dans le mystère rompu par tes
 [mains

car nous sommes l'habitable de la neige

(+ les sections 3 et 4, dans *Pour les âmes*,
 pp. 51-56.)

Fréchette se présente comme un spectateur tantôt objectif, tantôt distrait, absent même. L'hiver est beau, énorme cliché inéluctable, il faut donc trouver des images à la hauteur : l'éther vif, tapis d'argent clair, l'ardent patineur au jarret intrépide ! grelots d'or, cheval rapide, les nuits froidement idéales.

L'hiver est distance de soi à soi et de soi au monde, il correspond à un ralentissement physique et même psychologique, d'où ce sentiment d'absence qui se dégage de certains poèmes de Fréchette. L'hiver n'est pas une saison habitable. La nature est frappée d'interdit. Le poète se retranche dans sa maison et assiste somnolent à la blancheur, à l'engourdissement de toutes les forces vives. On peut déjà affirmer que le monde de Fréchette est hors d'atteinte, qu'il est vu à travers une vitre comme un étrange spectacle insaisissable et d'autant plus « beau » qu'il est plus éloigné. Le sonnet « Décembre » (dans *Oiseaux de neige*, 1880) illustre parfaitement cette hypothèse. Les deux premiers vers :

Le givre étincelant, sur les carreaux gelés,
Dessine des milliers d'arabesques informes;

nous situent dans la perspective. Aussitôt le regard traverse la vitre de givre pour s'attacher au spectacle extérieur — « Le fleuve roule au loin . . . » et de là le poète lève les yeux vers les monts « par l'ouragan pelés », les nuages et enfin l'horizon lointain, et il tente de nous communiquer le sentiment de cette ascension grandiose. L'espace géographique devient toutefois irréel par l'effet de la distance, ce qui pousse sans doute Fréchette à tomber dans une imagerie abstraite et étrange :

Des hivers boréaux tous les sombres ministres
Montrent à l'horizon leurs figures sinistres;

Bien qu'il s'y complaise comme dans son élément, l'auteur sent le besoin tout à coup de nier l'hiver, comme à la fin du sonnet « Janvier », et de revenir en deçà de la vitre pour opposer à ce monde froid, immense, assez sinistre, le petit monde intime et chaleureux du salon un jour de Noël : « Réchauffons-nous autour de l'arbre de Noël ! »

Notons l'antagonisme très net entre le monde intérieur de la flamme et de l'intimité et ce monde extérieur somme toute hostile, en tout cas complètement étranger. Tout le pays, et malgré les saisons, est toujours hiver chez Fréchette. Je ne parodie pas Vigneault, le pays est hiver en ce sens qu'il est

toujours perçu à travers un espace infranchissable; le contact n'a pas lieu, comme nous le verrons plus loin.

« Car nous sommes l'habitable de la neige ». Par ce vers, Paul-Marie Lapointe reprend l'hiver où l'avait laissé Fréchette, mais du même geste il l'assume cependant. Il le fustige d'abord comme agent de pétrification « en ce corps » et « en cette cervelle et chaque jour » (section 1). Puis la métamorphose ne met pas longtemps à se produire. Le même vers qui nous décrit comme « habitacle de la neige », donc pétrifiés, nous permet aussi de croire que c'est la neige qui va céder au contact de la chaleur humaine et voilà bien la suite du poème. La neige (ou l'hiver) est intériorisée et enfin réintégrée dans un même geste amoureux : neige-femme-amoureuse. Le poème se poursuit au féminin (section 2) et l'on ne peut plus dissocier la neige de la femme à cause de l'ambiguïté voulue du langage : « serrée/froide/distendue/chaleureuse comme la chute intense de la neige . . . » La neige n'est donc plus ennemie, distante, corrosive, elle peut être assumée comme un amour. Un autre poème établit la même relation :

le froid colle à la peau
il est cuir et baiser (dans *Pour les âmes*, p. 62).

Cuir : c'est-à-dire peau rendue plus épaisse et rigide par l'action du froid, mais : *baiser*, c'est-à-dire que du même coup le poète reçoit le froid comme une caresse — relation amoureuse en effet et possession d'une saison que notre littérature avait érigée en écran absolu. Il faut avouer cependant que l'hiver de Lapointe est court-circuité par le désir du printemps et de l'été; en d'autres termes, l'hiver cesse d'être dangereux parce qu'il reçoit du poète le feu intérieur et en outre la chaleur anticipée de l'été. Le poème se termine, on pouvait s'y attendre, par la femme-été :

ainsi es-tu
minéralisante mouillée racine source traversée de laves
et breuvages été sortilège et fourrure
ainsi es-tu
feu de corps (section 3).

Enfin, les deux derniers vers du poème, (section 4) :
une saison de vapeur et de vent
humide ensoleillée

La victoire essentielle de ce poème entre autres, c'est précisément d'avoir rétabli l'unité entre l'univers intérieur et fermé, où se retranchaient volontiers nos poètes, et ce monde extérieur devenu partie intégrante de soi, monde à connaître et à posséder.

2 — Le langage

Dans cette presque révolution, le langage a complètement changé de nature. Il vient trahir exactement l'attitude psychologique que nous constatons plus haut. Chez l'un le langage sera truqué, distant, abstrait, chez l'autre l'appropriation du pays sera sentie jusque dans le mot à mot sans image. Essayons de voir comment la relation poète-pays est inconsciemment transmise dans le langage.

Fréchette ou le pays par convention.

Absence.

La forêt

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvagisme écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leurs chants de guerre au bruit des

[cataractes ?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de vos repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un

[seul vœu,

Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu

[le veut !

Défrichaient la forêt, créaient des métropoles ;
Et, le soir, réunis sous vos vertes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairs l'esprit des

[jours nouveaux ?

... etc.

L'Amérique

Amérique ! — Salut à toi, beau sol natal !
Toi, la reine et l'orgueil du ciel occidental !
Toi qui, comme Vénus, monta du sein de l'onde,
Et du poids de ta conquête équilibras le monde !

... etc.

Lapointe : le pays qui vit avec nous.

Présence.

Arbres

j'écris arbre
arbre d'orbe en cône et de sève en lumière
racines de la pluie et du beau temps terre animée
pins blancs pins argentés pins rouges et gris
pins durs à bois lourd pins à feuilles tordues
potirons et baliveaux
pins résineux chétifs et des rochers pins du lord
pins aux tendres pores pins roulés dans leur
neige traversent les années mâts fiers voiles
tendues sans remords et sans larmes
équipages armés
pins des calmes armoires et des maisons pauvres
bois de table et de lit
bois d'avirons de dormants et de poutres portant
le pain des hommes dans tes paumes carrées
cèdres de l'est thuyas et balais cèdres blancs
bras polis cyprès jaunes aiguilles couturières
emportées genévriers cèdres rouges cèdres
bardeaux parfumeurs coffres des fiançailles
lambris des chaleurs
genévrier qui tient le plomb des alphabets
épinettes grises noires blanches épinettes de
savane
clouées
épinette breuvage d'été piano droit tambour
fougueux

... etc.

(8 pages, dans *Choix de poèmes*,
Hexagone, 1960.)

Les sensations

Timide, épurée, sans aucune épaisseur ni résistance, la sensation chez Fréchette se résorbe dans la signification générale du poème. C'est l'aliénation du langage qui vise à peindre une réalité d'ici mais n'arrive à produire qu'une flore poétique sans racines, sans attaches, ce qui la rend ni exotique ni même universelle. Rien que des mots. Comme description de l'Amérique, avouons que le vers « la reine et l'orgueil du ciel occidental ! » conviendrait tout autant à une réclame sur les Boeings. Dans le même recueil, *Oiseaux de neige*, voyons comment l'auteur nous fait sentir « Les Mille-Iles » :

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,

Le mot massif portait déjà une sensation très forte, mais le poète a préféré l'édulcorer en lui adjoignant ce passe-partout romantique : harmonieux. Même phénomène pour ce qui est de « flots tranquilles » : la sensation prend visage pour être aussitôt détruite par le mot abstrait le plus éculé de la poésie : éden ! Encore avec « fleurs d'or » : l'expression donne à la sensation visuelle une belle épaisseur, il ya même là une certaine lourdeur expressive. Pourtant, encadrées entre « oasis » et « réseaux », sans compter l'inversion, les fleurs qu'on allait toucher disparaissent, elles sont absorbées par l'abstraction. Ceci nous porte à dire que la possession du pays chez l'auteur de *La Légende d'un peuple* demeure toute intellectuelle et ressemble à un devoir ou à un préjugé. Fréchette fabrique-t-il des sensations pour traduire une émotion ou une idée ? toujours est-il que les choses n'arrivent pas à imposer leur présence. Nous touchons ici la distance capitale par rapport à Lapointe.

La sensation change de registre. Chez ce dernier elle est brutale, précise, immédiate, sans fonction imaginante. Les jeunes poètes vivent une réalité par le langage qui ne se présente plus comme moyen d'atteindre ailleurs mais comme fonction, comme acte de possession. « Pins blancs pins argentés pins rouges et gris ». Pins : réalité multiple dont il faut faire surgir devant soi la présence. Uniquement. Pas d'image, pas de symbole. J'y reviendrai plus loin.

Les sentiments et les images

Chez Fréchette toujours, les sentiments subissent une sorte de grossissement factice, un agrandissement par l'image, d'où l'impression de traduction. Fréchette écrit des traductions. L'élément sémantique (le véritable sens) n'est

pas dans ce qu'évoque l'image mais plutôt dans le procédé métaphorique lui-même. Pour être plus clair : lorsque Fréchette décrit l'Amérique en terme de reine, d'orgueil du ciel, et un vers plus loin de Vénus et de conque, lorsqu'il écrit « chènes au front pensif, grands pins mystérieux », il ne décrit rien sinon son désir de nous communiquer une sorte de sentiment d'admiration ampoulée, un peu béate, devant une réalité que le poète décide, pur acte de volonté, de magnifier dans ses oeuvres.

C'était le Canada mystérieux et sombre,
Sol plein d'horreur tragique et de secrets sans nombre.
Avec ses bois épais et ses rochers géants,
Emergeant tout à coup du lit des océans ! («Le Saint-Laurent»)

La signification passe des mots et des images où elle gît habituellement dans la figure ou le style lui-même, c'est-à-dire que le sens est entièrement contenu dans l'emphase.

Signification :

Canada	+	emphase bois épais
Canada	+	ou rochers géants ou vierge ou Vénus ou Reine ou n'importe quel équivalent <i>dans le ton</i> .

Le sens n'évolue pas, n'existe pas, il se réduit à une volonté pure et simple de signifier. Ce langage trahit l'absence des choses qui au lieu d'être perçues par les sens ou l'instinct ne sont appréhendées que par l'intelligence. Le pays de *La Légende* fabriqué de toutes pièces échappe à la possession, et le message du grand poète équivaudrait à une invitation à chanter ce pays. Invitation à danser, motif de la réjouissance : inconnu.

Par son langage Lapointe nous apprend qu'il n'y a de joie et de poésie que dans et par la possession. Relisons *Arbres*. Epaisseur de la sensation immédiate que le poète arrive à allonger dans le temps. Les pins sont des êtres vivants à sentir, à voir, à toucher, à connaître dans la forêt. Ils entrent en danse

et se mettent tout à coup à envahir nos vies : ils sont « potirons et baliveaux » ; ils nous emportent en voyage, « mats fiers » ; ils nous crient leur présence jusque dans nos maisons. Si mon lit-arbre recommençait à vivre, et là sous ma main, bien palpable comme en forêt l'arbre-chaise, table, coffre.

j'écris arbre
 arbre pour l'arbre

et comment ! Nous voilà bien loin de la forêt comme fond de scène. Arbre pour l'arbre, même pas pour chanter les beautés de l'arbre. Le poète écrit arbre pour susciter l'arbre dans sa vérité — que l'arbre soit. Vers la fin du poème, l'arbre a pris une telle vie que le poète spontanément le transmue en personne humaine :

J'écris arbre animaux tendres sauvages
 domestiques

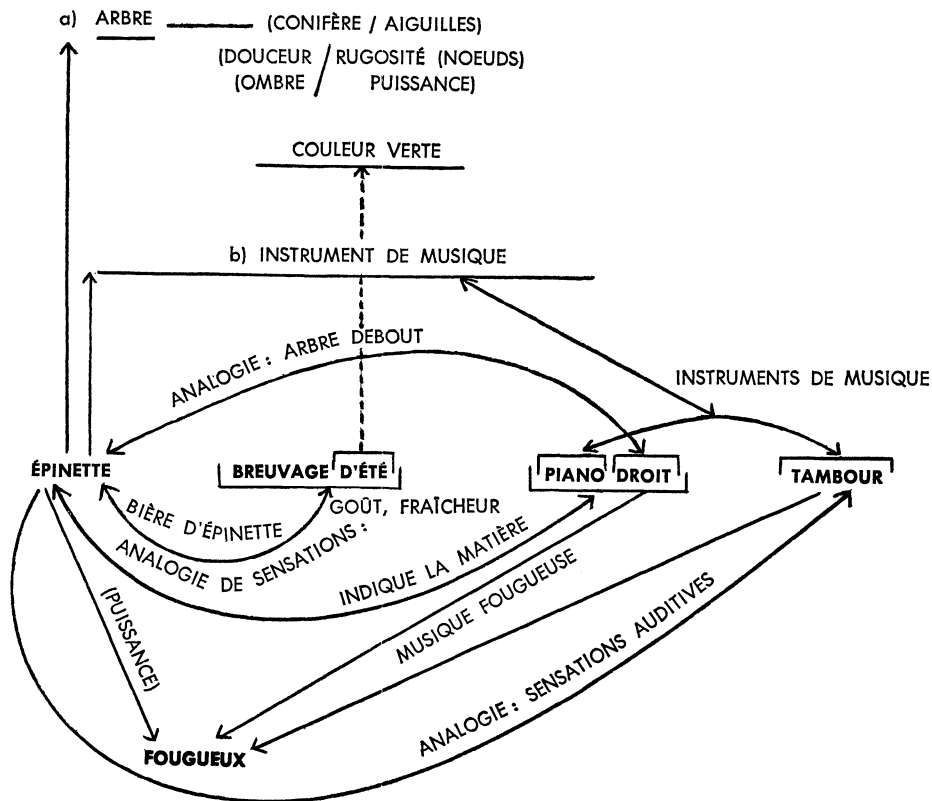
Il ne s'agit pas de la personnification, procédé littéraire connu, mais bien d'une identification progressive de l'arbre à l'homme.

On se demande par quel miracle ces mots-choses peuvent véhiculer de la poésie ou se transformer en poème. Que se passe-t-il exactement ? Une certaine poésie strictement contemporaine a banni l'emphase et l'image déroutée de sa signification immédiate. Il n'y a plus d'images au sens traditionnel. Ce sont les mots-choses seuls qui par leur présence créent des relations de sens. Je dirais que le poète recourt à deux procédés conjugués : la juxtaposition et le reflet.

Juxtaposition en effet, car de « pins » à « potirons » comme de « cèdres » à « coffres des fiançailles », aucun lien syntaxique ni rhétorique. Or c'est précisément dans ce creux, ce vide, que vient se loger la poésie par le moyen de ce que j'appelle à défaut d'un meilleur terme le reflet. Le mot devient aussi polyvalent que la réalité qu'il porte, puisqu'il n'est limité ni précisé par aucune structure verbale. Nous avons constaté chez Fréchette qu'en l'absence des choses la signification se reportait toute dans la figure ou le ton. Ici, la signification au contraire retourne dans les choses, mais il y a plus : entre plusieurs présences (« épinette / breuvage d'été / piano droit / tambour fougueux ») qui forment un vers, il s'établit des relations d'ordre causal ou analogique ou enfin synesthésique, et tout cela demeure dans l'implicite. Voilà où la poésie renaît

avec peut-être plus de force que jamais. Nous touchons à l'épaisseur des choses qui s'ouvrent cependant et s'appêtent à livrer tous les sens possibles.

Reprenons le vers qui nous propose l'épinette :



D'épinette à tambour fougueux : peut-être synesthésie, plus sûrement analogie de sensations auditives : le vent dans les épinettes : roulements de tambour très serrés et lointains.

Voilà des significations possibles à ce vers exempt de tout appareillage traditionnel. Juxtaposition et reflets ou éclairages réciproques. Toute la poésie est là. L'épinette, en demeurant un arbre, se transmue par les sensations de parfum et de saveur en breuvage : bière d'épinette; puis, par le biais de la matière, il devient piano. Le piano, instrument de musique, rétablit à son tour les liens secrets avec le bois qui le compose . . . le piano se révèle bois d'épinette, épinette qui chante, arbre toujours.

Merveille que ce langage à travers lequel le poète réinvestit toute la réalité à partir d'un simple nom de chose. Les différentes fonctions de l'arbre par exemple sont rétablies hors du temps. Il n'y a plus processus linéaire mais instantanéité. Plus de traduction mais une restauration des choses dans leur totalité et dans leur intégrité. Tel semble être le rôle de la poésie.

Par son poème nouveau, Paul-Marie Lapointe nous prouve qu'une révolution s'est accomplie dans la relation entre le poète et son pays. L'appropriation est en train de s'opérer, et la texture même du langage poétique en sort transformée. Il ne faut toutefois pas fausser le sens de cette oeuvre. Vers la fin du recueil intitulé *Choix de poèmes* (Hexagone, 1960), de même que dans *Pour les âmes* (Hexagone, 1964), survient un élément dramatique qui hante d'ailleurs toute la littérature québécoise récente : l'incertitude et l'angoisse face à notre situation politique.

3 — Le cancer politique ou l'interdiction de posséder

Etant d'ordre sensuel, l'appropriation dont nous avons parlé chez Lapointe s'évanouit dès que la conscience politique habite le poète. C'est là le deuxième courant de la jeune poésie. De paisible et doucement conquérante qu'elle ambitionnait d'être, la poésie devient agressive et revendicatrice devant une situation absurde. Le pays-Centaure ou bicéphale, monstre de toute façon, échappe à l'appréhension totale. Posséder un pays par les yeux et le coeur s'avère complètement inutile si ce même pays ne nous appartient pas de droit et collectivement. L'élément politique vient saper complètement la certitude antérieure, et nos poètes contemporains, après des efforts extrêmes visant à rétablir un contact plus étroit avec le sol, rejoignent presque les hérauts tristes du siècle précédent. Parce qu'il n'y a pas insertion du politique dans la réalité géographique et humaine du Québec, parce qu'il n'y a pas correspondance entre ces

deux modes d'être, le poète flaire brusquement la supercherie, d'autant plus que sa conquête géographique l'a rendu très conscient de ce que serait une pleine possession dans un pays normal. Il faut bien le dire une bonne fois. Le locataire honteux prend conscience tout à coup de la gravité de sa dépossession, il constate jusqu'à quel point il se leurrerait. Québécois dénué de tout mais nourri, entretenu, acheté. Nos écrivains, même lorsqu'ils ont l'impression de prendre fortement pied dans leur pays, de posséder toute l'Amérique, se sentiraient toujours cocus fatalement un jour ou l'autre. « Soyez tristes ils sont froids arides torrides et secs ».

Dans un poème intitulé « Soyez tristes », Paul-Marie Lapointe situe merveilleusement cette conscience tragique et stérilisante. Un contraste fort saisissant éclipe en effet d'un seul coup toute la quête de chaleur et de couleurs que le poète avait réalisée jusque là — à cause . . . toujours parce que son pays n'en est pas un :

malgré le brasier calme des lèvres
malgré l'oiseau le poisson la caresse
malgré la floraison des nerfs et la source
agile du sang
malgré l'éclatement des rocs
perpétuellement
remués par les mots d'amour
ce continent me trahissait
j'étais prisonnier de ses pores
prisonnier de ses blessures
plaie quotidienne
d'un espoir
ce continent me trahissait ce pays
ce cercueil
par le clocher la sentinelle
par la matraque et la plume
et la hanche portant sa fillette scalpée
les amours fleurissaient dans le fumier
pivoines de la folie

Encore : « pleurez ce peuple est inutile ». On peut lire aussi dans *Pour les âmes* des vers ou des mots comme ceux-ci : « je suis plus triste que le rhinocéros

et le platane // ma terre est folle » — « sa langue est une balle dans la tempe » — « pays désolé » — « affamoir » — « pays de plaintes et de cris ».

« Monde mou » jusqu'à l'écoeurement. Qu'il s'enlise.

De jeunes lecteurs (et des vieux) reprochent à la poésie de s'engager, de ruminer les mêmes thèmes parapolitiques. Il faudrait admettre pourtant qu'une fois sa conscience politique éveillée, le poète ne peut pas faire taire en lui cet élément essentiel de sa difficulté d'être. On ne reproche pas à un poète de se sentir mal dans sa peau. C'est seulement lorsque le problème politique aura été complètement désamorcé ou résolu que l'on pourra exiger du poète une thématique normale — une appropriation sereine du réel — et une ouverture totale sur le monde. Le poète est créateur de valeurs — il est aussi témoin de ce qui existe et facteur de ce qui devrait être.

Noël AUDET,
Collège Sainte-Marie.

RÉFÉRENCES

Paul-Marie Lapointe :

Choix de poèmes, Hexagone, 1960.

Pour les âmes, Hexagone, 1964.

Louis Fréchette :

La légende d'un peuple, Beauchemin, 1941.

Fréchette, textes choisis et présentés par
Michel Dassonville, Fides, 1959.